

À PROPOS DE STALINE

UNITÉ COMMUNISTE DE LYON



À PROPOS DE STALINE

À PROPOS DE STALINE

« Des générations de bolcheviks seront accusées de beaucoup de choses dont elles ne sont pas coupables. Toutefois... le vent de l'histoire balayera inévitablement de nos tombes les feuilles mortes de la calomnie et découvrira la vérité. »

Joseph Staline

64 ans auparavant, Joseph Vissarionovitch Djougatchvili, dit Staline, s'éteignait. Avec lui s'éteignait une ère. Le 5 mars 1953, chaque regards étaient tournés vers la foule en deuil qui défilait dans Moscou.

STALINE.

Il suffit d'inscrire, de prononcer ce nom pour ouvrir la boîte de Pandore ultime. Il suffit de clamer une once de respect pour cet homme pour que, soudain, un volcan entre en éruption dans les esprits, déverse des torrents d'une lave formée de chiffres, d'images, de conceptions préétablies. Une organisation qui se revendique de son héritage : « une secte », « un groupe de bouchers », « des fous », « des provocateurs ». Un interlocuteur qui en parlerait sans pathos, sans condamnation, sans haine : « un adepte », « lavage de cerveau », « criminel », « psychopathe ». Voilà des réactions qui, bien que fausses, n'en sont pas moins logiques, cohérentes. Elles sont issues d'une vision de l'histoire, transmises par l'école bourgeoise, républicaine, démocrate. Elles sont le fruit d'une historiographie particulière, conçue et présentée pour un objectif précis. Nous, militants marxiste-léniniste, maoïstes, n'en avons pas été exempt. Nous ne sommes pas nés « staliniens » - comme certains se plaisent à nous nommer- nous le sommes devenus. Nous n'avons pas été torturés, nourris d'idées fausses, de vidéos Youtube complotistes, de slogans creux pour le devenir. Nous le sommes devenus car c'est ainsi que la dialectique agit, c'est ainsi que la lutte contre la bourgeoisie nous amène, que nous le voulions ou non, toujours à jeter un regard différent sur l'œuvre de Staline. La réalité est une maîtresse bien dure. Mais ses leçons ne s'oublient pas. L'expérience, dans la lutte, de ce qu'est la dictature de la bourgeoisie, ses coups, ses gaz, ses crimes; son absence de *fair-play*, son non respect constant, assumé, ricaneur, de ses propres règles ; la menace de ses milices fascistes, tout ceci nous a poussé à rompre avec le démocratisme.

Les coups en traître d'alliés à double-face, d'agents de l'opportuniste, de gourous, de trotskistes à la peau d'anguille, visqueuse et glissante, toute cette pourriture petite-bourgeoise, tout ceci nous a enseigné la nécessité d'une idéologie nous donnant les armes pour les combattre. Ce n'est pas un amour de la violence, un fantasme du goulag, une soif de sang, qui nous anime, mais la nécessité pragmatique, réaliste, d'une idéologie qui ne soit ni un dogme, ni une incantation vague, mais qui soit bien le guide pour l'action. C'est dans le léninisme, dans le maoïsme, dans les apports de Staline que nous l'avons trouvée. Pour beaucoup, ce sont dans les principes du Léninisme qu'elle est apparue la première fois.

Qui connaît les écrits de Staline ? Qui les a eu en main ? Bien peu. Qui les a lu ? Encore moins. D'une manière générale, ses écrits sont quasiment introuvables, inaccessibles, victimes d'une censure qui ne dit pas son nom, qui n'existe pas légalement mais qui, pourtant, matériellement, est bien là. Les critiques se contentent bien souvent d'exégètes, d'écrivains qui parlent « de Staline », mais bien peu font la démarche de chercher, de trouver, d'ausculter ces sources. Un roman de Trotski est bien plus plaisant à lire, quand il ne s'agit pas du fasciste Soljenitsyne. Lorsque le nom de Staline est prononcé, le rejet est immédiat, atavique, inné, de la part des interlocuteurs.

Rien n'est pourtant plus préparé, plus calculé, puis inculqué par une savante propagande. Pour beaucoup, pour la plupart, la première fois que Staline est mentionné, c'est dans une salle de classe, par un maître d'école, une maîtresse, un ou une professeur, qui prend cet air terrible lorsque ce nom est prononcé, tel le Diable, ou, plus moderne, Voldemort. Dans des programmes scolaires, influencés par l'école des annales, rompant avec les biographies, les hagiographies, mais se concentrant sur les temps longs, Staline fait partie des seuls personnages survivant à la purge.

UN SURVIVANT SI INFLUENT QU'IL EN EST OMNIPOTENT.

Les rois de France ont presque disparu. Les longues listes de conquêtes, du bout de l'épée, de mérites personnels, d'histoires, d'anecdotes, se sont évaporées pour laisser place à une analyse plus structurelle. Mais pas sur l'U.R.S.S de Staline. Dans ce chapitre, maintenant mêlé aux « totalitarismes », tout est du fait de la personne propre de Staline. Pour un peu, un accident de la route, une grippe, un escalier glissant, une mauvaise récolte donnent un crime stalinien à dénoncer. Pas de comparaison de textes, d'analyse critique : l'enseignement est un couperet tranchant qui doit faire que l'élève détermine la distinction entre le Bien — démocratie, république, libéralisme — et le Mal — Staline. L'option manichéenne dans toute sa splendeur. C'est une caricature de procès stalinien, ironie ultime, qui est orchestrée contre Staline. Il est le point central de l'offensive anticommuniste. De tous les dirigeants de l'histoire du mouvement communiste international, il est le plus attaqué, le plus pointé par la bourgeoisie. Marx est incontournable scientifiquement. La bourgeoisie elle-même n'hésite pas à l'utiliser dans ses analyses. De plus, il a été aseptisé, transformé en gentil grand-père. Ce travail déjà entamé par les révisionnistes tel que Bernstein et Kautsky, poursuivi aujourd'hui par les fossoyeurs tels que Friot, l'ont rendu inoffensif. Engels, le pauvre, n'en parlons pas. Il a été tant et tant remis au placard, par les ignares, que cela ne risque guère de former un *casus belli* que de l'employer. Lénine, la bourgeoisie le tolère, l'accepte. Comment peut-on blâmer la chute du régime tsariste ? Il forme un peu le point de bascule. La bourgeoisie réactionnaire le rejette comme un monstre, comme l'antichambre du stalinisme, comme un boucher sanglant, athée, hérétique. La bourgeoisie progressiste le tolère à demi-mots : « oui, c'est regrettable ce qui s'est passé après, mais il n'a pas voulu cela », « c'était quelqu'un de bien », de bons sentiments, des atténuations, tout ce qu'il faut pour tenter de faire de Lénine, non plus un chef bolchevik, mais un gentil démocrate abusé.

Pour les continuateurs, la bourgeoisie les traite au cas par cas, mais toujours avec cette condescendance et ce révisionnisme qui vise à deux choses : neutraliser ou criminaliser le contenu politique : Un Che Guevara changé en produit de marque de consommation ; un Mao transformé en gourou de secte. La bourgeoisie achète ou salit tout ce qu'elle peut. Rien de cela n'était possible avec Staline.

Tout au plus la bourgeoisie est obligée, contrainte, de reconnaître son rôle dans la Seconde Guerre mondiale. Et encore ! Elle a l'audace de tenter de le minimiser, de l'effacer, de l'accuser de chaque maux, chaque défaites. Par cent mille manœuvres, les experts dans la réécriture de l'Histoire tentent d'effacer cette dette qu'à le monde envers Staline, l'URSS, l'Armée Rouge. Par millions, les accusations pleuvent, tombent, avec un rêve à la clé : renverser le sens de l'Histoire, mettre sur le même plan l'Armée Rouge et la Wehrmacht, faire de la Grande Guerre Patriotique un désaccord entre deux monstres.

Cet écueil mis à part, qu'est ce que la bourgeoisie pourrait acheter, accaparer, capitaliser chez « oncle Jœ » ? Toute les œuvres écrites de sa main, toute sa période de direction de

l'URSS, tout son héritage est fondu en un seul alliage : celui d'un fer de lance, perçant le cœur de la bourgeoisie impérialiste, des chauvins, des obscurantistes, des fascistes. Si la bourgeoisie hait tant Staline, c'est également parce qu'il lui a fait grand tort ! Toute une historiographie réactionnaire inextricable à été tissée autour de Staline, pour le condamner, pour le faire trébucher, pour faire de lui l'incarnation du Mal. Un exemple de cette logique fallacieuse : son fils Jacob est capturé par les Allemands pendant la guerre. Ces derniers souhaitent l'échanger contre des généraux prisonniers. Staline refuse. « Quel salaud ! ». Songeons qu'il ait accepté : « quel privilégié ! ». Bien des ouvrages, des témoignages, des textes, des travaux mettent en avant la fausseté de ces accusations, les fausses pistes de lecture, les mensonges. Nous conseillons, bien sur, de les lire, de les lire tous, qu'ils soient procommunistes, anticommunistes, tant que la démarche est scientifique et honnête. Mais nous choisissons de trancher ce nœud gordien, pour ne pas, en voulant écrire un article, commettre un nouveau livre. L'homme fut certainement fascinant. Sa vie a été contée mille fois, avec mille versions différentes, et il est un parcours du combattant que de déterminer le vrai du faux. De la version de Ludo Martens, celle de Barbusse, ou celles des anticommunistes, un fossé titanesque s'ouvre. Adhérer à telle ou telle biographie revient -peu ou prou- à un acte de foi. Or, nous ne pouvons nous nourrir de foi, nous qui sommes matérialistes. Nous mettons de côté les spéculations pour nous concentrer sur ce qui peut être quantifié, certifié. Cela, nous le défendrons bec et ongle. D'une part parce que cette expérience doit être célébrée pour ce qu'elle a été : une avancée pour l'Humanité. D'autre part parce qu'elle doit être étudiée pour comprendre ses réussites, mais aussi ses failles, ses travers, ses manques. Car ces failles et ces manques ont eu lieu, et expliquent l'échec de l'URSS. Car nous ne choisissons pas les conditions dans lesquelles nous combattons, et nous devons nous y conformer, notre seul choix est la victoire. Échouer, ce n'est pas la force de notre ennemi qui cause cela. C'est notre faiblesse. Staline, c'est un héritage d'enseignements riches, à traiter, à décanter, à critiquer.

D'une manière générale, nous pouvons faire trois catégories des critiques formulées envers Staline et le bilan de l'URSS sous sa direction :

- La première, grande catégorie, est celle de mensonges, de déformations, d'inventions de faits qui sont aisément attaquables, aisément démontables. Dans cette catégorie tombent les bêtises telles que le livre noir du communisme, mais encore des sottises telles que Staline, le tyran rouge. Dedans, ce sont les accusations de cannibalisme, de collectivisation des femmes, les déformations autour du pacte Molotov-Ribbentrop, les chiffres spéculatifs grossiers. Se trouvent également dans cette catégorie les analyses biaisées, prenant l'URSS comme un vase clôt, sans jamais tenir compte de la lutte des classes, du terrorisme, du bonapartisme...Etc. Bien des historiens, des démographes et des militants ont produit des essais et des travaux qui rejettent ces élucubrations.
- La seconde concerne les actes de foi. Les accusations invérifiables, mais tenaces. Les propos et les historiographies tellement contradictoires qu'elles en deviennent inextricables. De nombreuses critiques ou attaques formulées sur la guerre d'Espagne tombent dans cette catégorie : Le presse trotskiste dit une chose, l'anarchiste une autre, la fasciste encore une autre, et il n'est quasiment pas possible de trouver une racine commune qui permette de détricoter la pelote. Ces histoires d'historiographie, de savoir qui « a été le gentil » nous intéressent relativement peu.

C'est hélas la vérité la plus triste à entendre. Il est normal, il est sincère, de vouloir défendre les opprimés, d'être du côté de ceux qui subissent les foudres d'une dure justice, de soutenir les victimes des « régimes dictatoriaux. » Cette empathie donne sa valeur à l'humanité, même dans les moments les plus sombres. Seulement, la bourgeoisie en joue, en abuse. Argument massue, le fait de catégoriser les choses en « gentilles » et « pas gentilles » arrange parfaitement les affaires de la bourgeoisie. Prôner l'Égalité ? Voilà qui est gentil. Briser les exploiteurs, non, cela n'est pas bien. Mettre fin à la misère, vous êtes un ange. L'imposer fera de vous un salaud. Bonnes intentions, mais réalisation condamnée, voilà comment la bourgeoisie, mais aussi la social-démocratie et ses variantes : anarchisme et trotskisme, ont fourni une arme redoutable contre le communisme : l'hypocrite empathie. En voulant adhérer à cette image de douceur, de bons samaritains, de martyrs, une grande partie du mouvement progressiste s'est autodétruit, s'est refusé à prendre en main les armes théoriques, idéologiques, politiques.

Nous n'avons que faire du jugement de la bourgeoisie sur notre conduite morale. Nous n'avons pas de haine, pas même de colère, mais nous avons la résolution. Nous militons, nous combattons non pas pour une morale qui flotterait en l'air, mais bien pour la victoire du prolétariat contre les oppresseurs. Comme l'écrivait le regretté Mahamoud Darwich, dans *Poèmes Palestiniens* :

*Inscris !
En tête du premier feuillet
Que je n'ai pas de haine pour les hommes
Que je n'assaille personne mais que
Si j'ai faim
Je mange la chair de mon Usurpateur
Gare ! Gare ! Gare
À ma fureur !*

Nous n'avons pas de haine, mais nous n'hésiterons pas non plus à défendre la révolution en balayant ses ennemis. Nous n'avons pas peur de le dire, nous ne voulons pas être les « gentils » de la lutte des classes, être cette gauche que la droite aime, ces paillassons, ces pantins souriants, cette caution morale. Le léninisme, le maoïsme, ce n'est pas la dentelle, c'est l'outil de la révolution. C'est l'outil de « cet acte de violence par lequel une classe en renverse une autre ».

« Moi j'ai les mains sales. Jusqu'aux coudes. Je les ai plon-gées dans la merde et dans le sang. Et puis après ? Est-ce que tu t'imagines qu'on peut gouverner innocemment ? » avait écrit Jean-Paul Sartre. C'est là une vérité.

Car Staline représente bien la ligne de démarcation entre le communisme « pur », le communisme de papier, toléré par la bourgeoisie, et sa transcription dans la réalité. Il est l'incarnation même de la violence prolétarienne, de la dictature du prolétariat. Derrière Staline, le rejet qu'ont les « gentils » est bien le rejet de la révolution. C'est cette vision boukhari-nienne ou trotskiste, « plus souriante », car collant plus à la fusion entre leurs désirs et leurs craintes à laquelle adhère une partie de la petite bourgeoisie radicale.

- La troisième catégorie, la plus utile, la plus essentielle, est celle des critiques politiques, à la fois sur les écrits de Joseph Staline, de ses camarades, mais également sur les réalisations en URSS. Nous n'oublions pas le caractère expérimental de la construction du socialisme. Une tendance existe à penser qu'un corrigé existe, que les bonnes réponses sont inscrites quelque part. Cette tendance à analyser « en

chambre» une construction faite sous le feu et les balles pousse à un subjectivisme et un moralisme douteux.

Deux critiques principales sont apparues à la suite de la mort de Staline. L'une, positive, communiste, a été portée par Mao Zedong. Celle-ci a enrichi l'expérience de la Chine Populaire, a permis de porter un regard plus juste sur la manière dont les contradictions devaient être gérées, par la mobilisation des masses, par la révolution dans la révolution : ultimement, elles ont débouché sur la Révolution Culturelle. Ces critiques ont pointé du doigt la tendance au traitement bureaucratique, dirigé du haut vers le bas, traitant de manière mécanique la lutte des classes. Ces critiques ont été utiles au mouvement communiste international et l'enrichissent encore. C'est ce que nous avons présenté dans la republication de notre brochure sur le Maoïsme :

« Parmi ceux qui opposent Mao et Staline, certains présentent en réalité le second comme le véritable initiateur du révisionnisme moderne. Ils nient le rôle et l'importance de l'activité des masses qui a eu lieu sous sa direction, prétendant que le Parti avait confisqué l'ensemble du pouvoir et vidé les organisations de masse, au premier rang desquels, les Soviets, de leur contenu. (...) Nous voudrions simplement rappeler que dans toute la période avant ou après 1949, et dans la période de la Révolution Culturelle également, Mao, sur la question du rapport entre le Parti et les masses, était d'accord avec Staline sur les points suivants :

- *le Parti communiste est le noyau de la dictature du prolétariat*
- *le Parti communiste dirige, organise, oriente et guide l'édification du socialisme*
- *sans le rôle dirigeant d'un tel Parti, le processus révolutionnaire s'interrompt*
- *le spontanéisme des masses qui dirigeraient tout de bas en haut sans l'action du parti, ou en le réduisant à l'état de simple force de proposition est rejeté, car il reviendrait à abandonner le pouvoir à l'influence bourgeoise*
- *en période de reflux du mouvement de masse, en période de défensive, le fait que le Parti occupe tous les postes de décision est une consolidation du socialisme et pas une remise en cause de celui-ci ; au Parti ensuite de faire le nécessaire pour permettre aux masses de se réappropriier les sphères de décision*
- *enfin la mobilisation des masses est absolument indispensable pour mener à bien la lutte contre les ennemis du prolétariat*

Il est tout à fait exact que Mao a établi la critique de certaines erreurs commises par Staline, dont certaines sont d'ordre purement tactiques, et une autre plus grave : celle d'avoir affirmé que la bourgeoisie avait durablement disparu en URSS à partir de 1936. Cette déclaration -tactique en raison de la préparation à la guerre, ou stratégique et liée à une erreur réelle- a continuellement gêné les communistes dans leur analyse de la lutte des classes sous le socialisme. Cette évaluation critique a été faite par le PCC à un moment où la question de Staline clivait l'ensemble du Mouvement Communiste International à la suite du Rapport Khrouchtchev. Nous adhérons à cette dernière critique de Mao, et d'ailleurs nous pensons que l'histoire a amplement démontré sa pertinence et sa véracité. Nous pensons en outre qu'une évaluation critique devrait être faite pour tous les grands dirigeants, en particulier Marx, Engels, Lénine et Mao lui-même. La théorie n'est pas un dogme mais un guide pour l'action. Mais nous voudrions rappeler qu'à l'époque où cette

critique a été faite, la ligne de démarcation était entre ceux qui tiraient un bilan globalement négatif de Staline, et qui par la même occasion se déchargeaient du léninisme, et ceux qui en tiraient un bilan positif et défendaient en réalité le léninisme. L'évaluation critique réalisée par Mao avait pour but de renforcer, de rendre plus solide, crédible et équilibrée la défense de Staline comme grand révolutionnaire prolétarien. De nombreux textes de Mao et du PCC sont disponibles sur ce point, donc nous n'y reviendrons pas. Lorsque Lénine a défendu la perspective d'une révolution prolétarienne en Russie, il s'est heurté durement à de soi-disant "marxistes" dogmatiques qui prétendaient qu'une telle révolution n'était possible que dans les pays développés. A ce moment là Lénine a apporté des éléments nouveaux. Peut-on dire pour autant de Lénine qu'il avait renié le marxisme ? Certainement pas. De la même manière, et nous pensons l'avoir amplement démontré en présentant les apports du maoïsme, nous pensons que Mao a renforcé la théorie léniniste-stalinienne justement en se fondant sur une évaluation critique et pas sur une lecture dogmatique de celle-ci.»

Voilà quelle est la critique fraternelle, sincère de camarades de combat, portée par les continuateurs. L'autre est celle, en traître, de la clique khrouchtchévienne : Elle a consisté en des attaques de forme, par ailleurs empruntées à la presse bourgeoise et aux trotskistes, et s'en est servi pour anéantir l'héritage du léninisme. La déstalinisation a servi à liquider le soutien aux révolutions, à stériliser l'élan révolutionnaire dans les partis communistes, à justifier la fausse coexistence pacifique. Elle a transformé l'URSS, bastion de la révolution, en un centre social-impérialiste, en un État dirigé par une clique issue du complexe militaro-industriel. Nikita Khrouchtchev a attaqué le modèle économique hérité de Staline, l'a monétarisé, à fait gonfler la sphère du marché au lieu de la réduire. Sa clique a étendu des tentacules d'assujettissement économique jusqu'à Cuba, sous prétexte d'une Division Internationale Socialiste du Travail. Les fourbes liquidèrent même le droit socialiste, pour rétablir l'héritage. Nikita et sa clique ne sont pas sortis de nulle part. Ils sont le fruit de compromis que les soviétiques furent obligés de faire durant la période de la guerre. Tragiquement, dans une certaine mesure, l'Allemagne nazie parvint à l'objectif qui lui était assigné par la réaction mondiale : détruire le cœur du bolchevisme.

Dès 1934, des concessions sont faites dans la lutte des classes, pour souder la population en un bloc, en prévision de l'épreuve de force. L'économie voit ses priorités changées : de l'acier, vite, en grosse quantité. Les années suivantes voient deux phénomènes concomitants : d'une part la bride est lâchée autour de la société civile, qui présente ses listes et ses revendications, de l'autre, l'étau se serre autour des éléments douteux et des individus suspects.

La première branche a abouti à une certaine libéralisation des rapports, à un recul de la lutte anticléricale, mais également à certains reculs, portés par les éléments les plus retardataires de la société civile : reculs sur l'avortement, reculs sur l'homosexualité. C'est paradoxalement la « démocratisation », tant aimée par les antistaliniens, qui permet aux réactionnaires d'avancer leurs pions. La seconde est très connue : procès des dirigeants douteux, élimination des opposants internes, purges dans l'armée. Le pays se raidit, près à subir le choc de l'invasion. Est-il besoin de préciser à quel point la guerre est terrible ? 24 000 000 de morts, civils et militaires, victimes des bouchers nazis. 24 000 000 de morts et de profonds changements internes. Durant le premier tiers de la guerre, le gouvernement soviétique n'a pas confiance dans le corps des officiers. Beaucoup sont pétris d'idées que leur ont transmis leurs professeurs, leurs instructeurs, souvent issus de

l'armée impériale. L'antisémitisme, le bonapartisme, mais aussi les sympathies pro-hitlériennes sont légion.

Pourtant, le vent finit par souffler dans la direction de cette armée si peu fiable. A partir de la défaite de Rostov-sur-le-Don, peu avant Stalingrad, des réformes sont mises en œuvre. Ingénieurs en chef, militaires et même directeurs d'usine et de camps de travail bénéficient d'un statut réévalué. Avant guerre, chose symptomatique, les ingénieurs donnent leurs noms à leurs créations, chose impensable avant. Les grades reviennent, ainsi que les statuts d'officiers. Des épaulettes cousues de fil d'or sont même livrées. Ces concessions, le PC(b)US commence à vouloir les reprendre, dès la fin de la guerre. Mais celle-ci a beaucoup tué, surtout chez les militants et militantes communistes. Le pays est ravagé, difficile dans ces conditions de relancer une lutte des classes intense.

Le peuple est épuisé, meurtri, difficile de mobiliser les prolétaires, les paysans, dont beaucoup ne pensent qu'à respirer un peu. L'armée et les ingénieurs en chef jouissent d'un prestige considérable, difficile à contester. Surtout, les pertes dans les rangs du PC(b)US et les inclusions massives de nouveaux membres ont changé sa physionomie, il ne forme plus l'avant garde de la révolution, mais tend, de plus en plus, à être un statut honorifique. Ces nouveaux cadres sont illustratifs des propos de Staline en 1950 :

« Il est nécessaire que nos cadres aient une connaissance approfondie de la théorie économique marxiste. La vieille génération des bolchéviques était très solide théoriquement. Nous avons appris le Capital par cœur, fait des tableaux synoptiques, tenu des discussions et testé mutuellement notre connaissance. Ce fut notre force et cela nous a beaucoup aidés. La deuxième génération a été moins préparée. Ils étaient occupés avec la pratique et la construction. Ils ont étudié le marxisme dans les livres. La troisième génération a été élevée par les articles satiriques de la presse. Ils n'ont aucune compréhension profonde de la théorie économique. Ils doivent être alimentés par une nourriture facile à digérer. La majorité a été élevée non pas en étudiant Marx et Lénine mais à coup de citations. Si l'on continue de procéder ainsi les gens dégèneront bientôt. » (Staline, *Cinq conversations avec les économistes soviétiques*, 24 avril 1950.)

Ce sont des membres qui ne connaissent pas la théorie, qui ont été formés à la va-vite dans la guerre. Ils sont également d'une autre génération : celle qui n'a pas connu la révolution, qui n'a pas connu les années sombres de la guerre civile. La lutte des classes, ils l'ont étudiée à l'école, ils ne l'ont pas vue. Beaucoup comprennent leur rôle à l'envers, ne comprennent pas que leur tâche est d'être « au service du peuple » et non l'inverse. Ils ne comprennent pas non plus le sens de la frugalité, de l'économie, du confort spartiate.

Une jonction s'opère, elle est dévastatrice, l'exemple typique est Anastase Mikoyan, frère de l'ingénieur en chef des MiG, membre du Politburo et grand promoteur de concessions.

Pourtant, un étau se resserre progressivement autour de nombreux droitiers. Mais la guerre froide, l'épuisement des masses soviétiques, les difficultés l'entravent. L'URSS socialiste est blessée. Malgré des succès, malgré la victoire en Chine, malgré le *status quo* en Corée et à Berlin, l'avenir n'est pas si rose. Dans son dernier ouvrage, essentiel, les problèmes économiques du socialisme en URSS, Staline dépeint une situation complexe, où les tendances et les thèses de droites sont fortes au sein du PC(b)US. Cet ultime leg est le plus précieux des outils pour comprendre la situation. Il est un signe que Staline n'était nullement le tenant d'une ligne dégénérée, mais bien qu'il portait un regard clairvoyant sur une situation dégradée.

Le 5 mars 1953, Staline décède. Dès la mort de Staline, les

opportunistes se ruent pour imposer leurs pions. Dès ses obsèques, des morts suspicieuses arrivent, dont celle de Clément Gottwald, dirigeant la Tchécoslovaquie et fidèle tenant de la ligne stalinienne. Finalement, après quelques hésitations et la mort de Béria, c'est le pion des ingénieurs et de l'armée, Nikita Khrouchtchev, qui est nommé. Ceux qui tentent de défendre la ligne d'origine sont écartés, menacés, exclus. Molotov, Voroshilov et Kaganovitch sont ainsi rejetés. Ironie des ironies, les anticommunistes comme Hélène Carrère d'Encausse, dans *Le pouvoir confisqué*, sont obligés de reconnaître le lien entre déstalinisation et apparition d'*apparatchiks* et de la *nomenklatura*. Finalement, le XX^e congrès du PCUS liquida l'héritage politique de la période. Pas même en catimini, mais en utilisant bel et bien les armes de la bourgeoisie pour attaquer Joseph Staline. En reprenant les ragots des fascistes, des trotskistes, des bourgeois, la nouvelle direction a traîné dans la boue Staline, l'accusant de tous les maux.

Ce fameux rapport, secret pour les soviétiques, mais public pour toutes les agences de presse occidentales, sème le trouble chez les partis communistes. Certains restent équilibrés, comme le Nord-Coréen, comme le Cubain, comme le Vietnamiens. D'autres, passés la stupeur, sautent à pied joint dans la trahison. Le PCF en fait partie. De mauvais élève sous le Komintern, il devint le parfait roquet de Khrouchtchev. D'autres, à l'inverse, comme le PTA, Albanais, comme le PCC, Chinois, soutiennent la vérité. L'URSS s'aliène le premier en réhabilitant Tito et sa clique, le second en trahissant les modalités du débat entre communistes. Les roquets tenteront de mordre, se roulant dans la honte. Les effets sont là : après 1956, seule la lutte des Cubains aboutit. L'URSS social-impérialiste ne met en place que des valets, que des clients, et sabote les révolutions. En France, le PCF, bien que heureux de cette conclusion, entame sa spirale descendante, transformée en vrille, puis en crash. C'est à partir de 1956 que le camp socialiste dépasse son degré de cohérence maximal, sa capacité de menace maximale. C'est cela aussi, l'héritage de Staline. C'est à travers cela que nous lui rendons hommage, ainsi qu'à ses travaux. Non pas en fanatiques, mais bien comme des militants communistes sincères, voulant défendre l'héritage de celui qui fut un camarade. Staline a poursuivi, les écrits en témoignent, l'œuvre de Lénine. Il en a apporté la synthèse, il a contribué à former un corpus cohérent, lequel a donné naissance au Marxisme-léninisme.

STALINE À DONNÉ CORPS AUX THÈSES DE LÉNINE.

Sur l'importance centrale du Parti Communiste, comme pierre angulaire du socialisme et de la dictature du prolétariat. Sur son rôle de direction politique de la construction du socialisme, son organisation, le fait qu'il détermine quelle est la ligne pour l'édification du socialisme. Car le spontanéisme des masses, sans l'action du parti, ou en ramenant celle-ci à une simple action de conseil, revient à abandonner aux libéraux, aux modérés, aux droitiers les rênes du pouvoir. D'où la nécessité d'une lutte externe, contre les agents de la réaction, contre la bourgeoisie. Mais également une lutte interne, seul rempart contre la déviation et la droitisation du parti. Il n'existe aucune forme d'organisation qui prémunisse contre la nécessité de mener la lutte des classes au sein du parti, à travers la lutte idéologique mais également la lutte de ligne.

Les thèses de Lénine sur la nécessité de contrôler l'économie, sur le fait que la poursuite du socialisme ne peut s'accommoder d'une alternance avec les partis bourgeois ont été respectées à la lettre. Staline a été accusé, notamment d'avoir fait occuper tous les postes à responsabilité par des membres du Parti. Cette mesure, dans un cadre de reflux du mouvement ouvrier, dans un cadre d'épuisement des masses, a

été une mesure de sauvegarde qui a protégé la révolution.

Ces postes furent rouverts par la suite, le Parti réduisant sa place, au profit de la population et de la société civile. Pourtant, le Parti Communiste d'Union Soviétique a compté, autant que possible, sur cette mobilisation des masses, pour de grandes réalisations, pour la guerre, pour la réduction des contradictions dans la société. Le Stakhanovisme fut un de ces exemples. Déformé par les bourgeois, il est pourtant un des apports phares de Staline à la liquidation des contradictions entre travail manuel et intellectuel. L'héritage de Staline est le suivant : c'est celui de l'expérience pratique de la construction du socialisme.

L'équipe dirigée par Staline a permis à l'URSS de dépasser l'étape de la N.E.P. instaurée par Lénine et de poursuivre l'œuvre d'édification du socialisme dans un seul pays. Ce travail de développement économique a permis de franchir les étapes et les écueils, tout en balayant les conceptions fausses émises par la droite du Parti tout comme par les cliques « de gauche ». La bourgeoisie aime à tout résumer à l'individu, à l'individualisme et à la psychologie. Pourtant, la grande bataille idéologique de l'URSS s'est nouée sur ces questions là, celle du développement. Ce qui a fait la victoire de la ligne de Staline, c'est son contenu économique bien avant sa personne propre. Boukharine et Trotski ont les faveurs des bourgeois. Ils sont cette gauche que la droite aime : pragmatique au point d'être effrayés de la révolution, comme Boukharine, idéaliste à outrance comme Trotski. Ils forment cette voie « plus souriante », plus douce [pas pour les travailleurs], parce que ramenant au capitalisme, *in fine*. Celle de Boukharine, en laissant le libéralisme à la campagne, en privilégiant les biens de consommations sur le développement de l'industrie lourde, est celle d'un capitalisme libéral propre, gentillet. Il était un grand négateur de l'importance du prolétariat ouvrier, dont il ne cessait de diminuer le rôle, considérant l'URSS trop arriérée pour franchir l'étape du socialisme.

Trotski, quant à lui, défendait une ligne considérant que l'URSS s'effondrerait inmanquablement, et que « seule l'arène mondiale » de la révolution permettait la victoire. Cette posture binaire « victoire totale ou mort », explique quelque peu les spécificités des mouvements trotskistes : en URSS, ils ont voulu pressurer les campagnes comme un presse-citron, l'écraser pour prendre chacune de ses ressources, et monter une industrie lourde visant à transformer l'URSS en caserne géante, en usine militaire géante, partant à la conquête du Monde. Entre les deux, la ligne de Staline était celle du développement harmonieux. C'est là son principal héritage. Collectiviser les campagnes, pour mettre les ressources et les terres en commun. Grâce à la vente des surplus sur les marchés, financer et investir dans l'industrie lourde. Cette industrie produit des tracteurs et des engrais chimiques qui sont donnés aux paysans, et non vendus, pour limiter la croissance de la sphère du marché. La possibilité d'augmenter alors les rendements, donc les surplus et les ventes, entraîne à son tour une spirale vertueuse. Certes la collectivisation n'est pas allée sans heurts, sans une lutte des classe féroce, mais elle était la clé de voûte du développement d'une économie solide. Lorsque la collectivisation s'est achevée, en 1932, et jusqu'au basculement de la guerre, les soviétiques ont pu voir de leurs propres yeux leur niveau de vie s'élever de manière vertigineuse. Si Staline est associé à l'industrialisation forcée, lui qui fut pourtant partisan de la modération, c'est uniquement à cause de la menace de la guerre, qui modifia les priorités. Voilà l'un des héritages de Staline et de son équipe, ce modèle économique harmonieux, respectueux de la nature, et ayant fait ses preuves.

Ce travail a été dur, dans des conditions épouvantables, tant face à la pression de l'encerclement capitaliste, qui lançait ses agents, ses saboteurs, ses terroristes à l'assaut du bastion pro-

létarien. Ces ennemis ont trouvé des relais au sein de l'URSS, que la lutte des classe poussait inlassablement de l'autre côté de la barricade : modérés, résidus de la petite bourgeoisie ancienne, anciens propriétaires terriens, mais également les experts, civils ou militaires, qui sentaient leur pouvoir et leur rôle social s'effriter sous leurs pieds. C'est un des apports de Staline, c'est cette enquête sur la poursuite de la lutte des classes sous le socialisme. Marx pensait, et dans une certaine mesure Lénine également, qu'après la révolution, la lutte des classes et l'appareil d'État dépériraient rapidement. Cette pensée que le socialisme était une phase relativement brève était erronée.

« Il faut démolir et rejeter loin de nous la théorie pourrie selon laquelle, à chaque pas que nous faisons en avant, la lutte de classe, chez nous, devrait, prétend-on s'éteindre de plus en plus ; qu'au fur et à mesure de nos succès, l'ennemi de classe s'appriivoiserait de plus en plus. C'est non seulement une théorie pourrie, mais une théorie dangereuse, car elle assoupit nos hommes, elle les fait tomber au piège et permet à l'ennemi de classe de se reprendre, pour la lutte contre le pouvoir des Soviétiques. [...] Au contraire, plus nous avançons, plus nous remporterons de succès et plus la fureur des débris des classes exploiteuses en déroute sera grande, plus ils recourront vite aux formes de lutte plus aiguës, plus ils nuiront à l'État soviétique, plus ils se raccrocheront aux procédés de lutte les plus désespérés, comme au dernier recours d'hommes voués à leur perte. » (1937.)

Stratégiquement, la lutte des classe se résout sous le socialisme. Les contradictions sociales et économiques tendent vers une résolution. Elles avancent à grand pas vers une société sans classe ni état. Mais il existe des étapes, il existe des goulots d'étranglement à franchir, il existe encore des besoin d'experts, des besoins de spécialistes, des besoins de cadre, tant que le niveau technique général des masses n'est pas encore assez élevé. Il existe une survivance des contradictions, qui, au final, tendent à l'accentuer et à devenir de plus en plus aiguës et critiques au fur et à mesure que le socialisme avance. Cette lutte des classes s'est traduite par des explosions des deux côtés. La bourgeoisie, les experts, cherchant des voies d'issues pour attaquer le régime, soutenant des bonapartistes comme Toukaïtchevski, nouant des liens avec les services secrets, avec des V^e colonnes, taisant leur connaissance des projets criminels d'assassins ou de saboteurs. Cela s'est traduit par des purges, par des moments de violence. Pourtant, les observateurs contemporains, que cela fut Churchill, dans ses mémoires, ou Davis, ambassadeur américain, lui même avocat, ont témoigné du caractère vraisemblable et réaliste des accusations. Cela était le reflet de la lutte des classes sous le socialisme, autre point d'orgue du travail théorique et idéologique de Staline.

« On ne saurait admettre qu'il y ait dans l'état-major de la classe ouvrière des sceptiques, des opportunistes, des capitulars et des traîtres. On ne peut considérer comme un hasard le fait que les trotskistes, les boukhariniens et les nationalistes bourgeois sont devenus des agents des services de renseignement étrangers. C'est de l'intérieur que les fortes-resses s'enlèvent le plus facilement. »

Le front antifasciste, le travail commun avec le *Komintern* dirigé par Georges Dimitrov, c'est un des autres aspects importants, incontournables, de l'héritage de la période. Car le miroir de la réussite des bolcheviks, la réponse de la bourgeoisie à l'idéologie révolutionnaire incarnée par le marxisme-léninisme, c'est l'idéologie contre-révolutionnaire

fasciste. La réponse à cette déferlante réactionnaire, enfant hideux du colonialisme et de la réaction, fut les fronts unis, les fronts populaires. L'unité dans l'action des forces défendant les libertés démocratiques, comme force de défense dans le reflux du mouvement révolutionnaire.

Le soutien de la direction soviétique à la politique de sécurité collective, trahie et sabotée par les anglais et français, a fait de l'URSS le champion de la paix. Seul état à s'opposer aux agressions italiennes sur l'Éthiopie et l'Albanie, seule nation à offrir des traités d'assistance mutuelle à la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie, ainsi qu'à la République Populaire de Mongolie, son seul allié étatique. Le soutien sans faille aux mouvements de libération nationaux, aux guérillas révolutionnaires, à la lutte contre les bouchers colonialistes, a fait de l'URSS, sous la direction de Staline, le phare de la lutte des opprimés. Ce n'est nullement un hasard que le pionnier des droits civiques pour les noirs des USA, Paul Robeson, ait chanté les louanges de Staline. L'enfant miséreux, né dans une colonie de l'Empire Russe, prison des peuples, était devenu le « miraculeux géorgien », le commissaire aux nations, celui qui donna un État à tant d'opprimés.

Reconnaître les apports faits par l'équipe dirigée par Staline, c'est reconnaître le travail de construction du socialisme, de consolidation de la dictature du prolétariat, c'est voir le sens qu'a l'application des conceptions définies par Lénine. C'est reconnaître et rendre hommage au travail des soviétiques, lesquels ont érigé, à partir d'un pays moyenâgeux, une véritable puissance économique et militaire. C'est rendre hommage à l'illustration de la supériorité totale de l'organisation économique socialiste sur la gabegie et le gaspillage capitaliste. La mise en œuvre des plans quinquennaux, dirigé par le *gosplan*, ont permis de forger une base économique solide, laquelle a donné les clés matérielles de la victoire de l'Armée Rouge sur l'Allemagne Nazie. C'est reconnaître la transformation de la société, les expérimentations faites pour résoudre les contradictions au sein du peuple, que cela soit entre ville et campagne comme entre travail manuel et intellectuel. L'URSS a été pionnière dans la lutte pour les peuples opprimés, pour l'égalité entre les genres, pour l'accès à l'éducation, aux soins, à la culture. Rejeter en bloc l'URSS sous la direction de Staline, c'est nier l'adhésion des masses populaires, pourtant démontrée aux plus sombres heures de la Seconde Guerre mondiale. C'est nier l'engouement, l'enthousiasme avec lequel les peuples d'URSS se sont fondus en un peuple soviétique, construisant l'œuvre socialiste. C'est également cracher au visage et traiter d'ignares tout ceux et celles qui ont porté ce drapeau et clamé ce nom.

Rejeter en bloc cela, c'est se complaire en puriste, en adhérent au communisme en façade, mais en rejetant l'application. C'est agir en révisionniste. C'est renier les engagements de nombreux militants et militantes honnêtes, de Frida Kahlo à Pablo Picasso, en passant par Charlie Chaplin, Alexandra Kollontaï, Georges Politzer, Paul Robeson, Henri Barbusse, Clara Zetkin, Albert Einstein et tant d'autres. C'est cracher sur les conquêtes sociales qui ont pu être arrachées à la bourgeoisie, car un camp du peuple puissant s'étendait sur 1/6 du globe. Rendre hommage à Staline, ça n'est pas chanter sa gloire lors de soirées alcoolisées, ce n'est pas faire de la provocation. C'est être capable d'agir en scientifique, en clinicien, en théoricien. C'est être capable de pouvoir comprendre son héritage, de pouvoir en défendre les aspects positifs, de pouvoir en critiquer les insuffisances. Nous ne voulons pas agir en adulateurs, ni en aveugles. Staline fait partie de notre histoire, à nous d'utiliser cette expérience comme un marchepied pour avancer vers une théorie, une idéologie, une stratégie toujours plus juste, une organisation toujours plus forte.

« Fêter Staline, c'est prendre parti pour lui, pour son œuvre, pour la victoire du socialisme, pour la voie qu'il indique à l'humanité, c'est se déclarer pour lui comme pour un très cher ami. Car l'immense majorité de l'humanité vit aujourd'hui dans les souffrances, et elle ne peut s'en affranchir qu'en suivant la voie indiquée par Staline et avec son aide. »

Mao Tsé-toung

« Des générations de bolcheviks seront accusées de beaucoup de choses dont elles ne sont pas coupables. Toutefois... le vent de l'histoire balayera inévitablement de nos tombes les feuilles mortes de la calomnie et découvrira la vérité. »

Joseph Staline



Une brochure de l'Unité Communiste de Lyon
Pour plus d'informations : Unitecomuniste.fr